

P. J. Vernon

**UNE
CERTAINE
ANNIE**



Une certaine Annie



P.J.
VERNON

Une certaine Annie

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Ombeline Marchon

**Éditions
de La Martinière**

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les noms, les personnages, les organisations, les endroits et les événements décrits dans ce roman sont issus de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements ou des endroits réels, avec des personnes vivantes ou mortes, serait purement fortuite.

Titre original : *When You Find Me*
Éditeur original : Crooked Lane Books, une maison d'édition
de Quick Brown Fox & Company LLC, États-Unis.
© Philip Vernon, 2018
Publié avec l'aimable autorisation
de l'agence Michelle Lapautre, Paris

ISBN 978-2-7324-9025-0

© Pour la traduction française : 2019 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Barry.
Je n'ai jamais autant cru à « Qui l'eût cru ? ».

1

Gray

Je ne me sentais pas de rentrer à la maison. Je ne me sentais pas de faire quoi que ce soit, mais encore moins de retrouver la maison de Piper Point. Et Maman. Tout ce que j'avais fui.

Secoué de turbulences, le vol depuis Washington m'avait épuisée nerveusement. J'en tremblais encore. Dans l'avion, une légère odeur d'essence imprégnait l'étroite cabine, et j'avais beau me dire que c'était normal, je n'avais pas pu m'ôter de l'idée que le carburant est un produit inflammable.

Tu t'angoisses pour tout, Gray. Les mots de Maman tournaient en boucle dans ma tête.

Il fallait compter environ une demi-heure de route depuis Charleston jusqu'à Elizabeth, en Caroline du Sud. Plus notre voiture de location approchait de sa destination, moins j'arrivais à respirer.

Mon téléphone affichait 15 h 30.

– Ça nous laisse plein de temps avant la messe de Noël, annonçai-je à mon mari.

Je ne croyais pas en Dieu. Mais Maman pouvait se montrer insupportable, et quand il s'agissait de me forcer à aller à la messe, elle se surpassait.

– Comme ça, tu pourras faire une sieste, répondit Paul sans quitter la route des yeux.

De manière à peine masquée, il me reprochait ma consommation d'alcool. Je détournai le regard pour contempler l'horizon piqué çà et là de clochers.

J'avais pris mon premier verre dans le bar en face de la maison, sur Reagan National. Vingt-cinq centilitres d'un chardonnay au goût de beurre pour me déstresser avant le vol. C'est le prétexte que j'avais donné à Paul.

Il se débattait maintenant avec son portable, tapotant l'écran avec son pouce tandis que l'autre main restait accrochée au volant. Quelle urgence pouvait bien l'obliger à envoyer des textos en conduisant ?

J'avais presque envie de lui poser la question, mais il me croyait soûle. Quand je buvais, je perdais à ses yeux toute crédibilité. Même en insistant, je n'obtiendrais de lui aucune réponse. Rien de sincère, en tout cas.

Je me préparai donc mentalement à retrouver Maman, comme une fille prodigue rentrée en douce de sa soirée. Sauf que j'avais vingt-neuf ans.

Mon sac à main Kate Spade ouvert sur les genoux, j'ouvris la pochette en plastique destinée aux produits liquides pour les bagages en cabine : parfum, collyre, deux mini-bouteilles de vin blanc – je me penchai pour les cacher à la vue de Paul – et un bain de bouche mentholé spécial voyage.

Je m'en gargarisai avant de cracher la solution dans une bouteille vide. Tous les liquides ne sont pas forcément bons à avaler. Je vaporisai trois coups de parfum dans mon décolleté. Le dernier était de trop, mais je préférais risquer une grimace de Maman plutôt que son dédain. Je mis un coup de vaporisateur dans ma

bouche. Un affreux goût métallique envahit ma langue, comme de la colle amère.

– Tu sens bon, dit Paul en rangeant son téléphone dans sa poche.

Il jeta un œil sur mon alliance.

– Profite qu'on soit en ville pour la faire nettoyer. Le gala de charité pour les maladies du cœur a lieu la semaine prochaine.

Je fis tourner ma bague entre mes doigts. Un diamant coussin de trois carats, sans aucun défaut, d'une pureté incroyable. « Pour toi, c'est la perfection ou rien », avait dit Paul lors de sa demande en mariage.

– Pas de Noël sous la neige cette année, reprit-il. Ça nous changera de Washington.

– En effet, grommelai-je.

Il prit la sortie vers Elizabeth, et nous quittâmes les pins et les palmiers pour entrer dans une charmante petite ville, à mi-chemin entre l'architecture coloniale et le style Low Country¹. Sans la présence d'un Dairy Queen² en centre-ville, Elizabeth aurait presque pu servir de décor à un film sur la guerre de Sécession.

Un Dairy Queen, et un panneau publicitaire. L'affiche à moitié en lambeaux me sauta au visage. La panique m'électrifia tout entière, jusqu'à mes doigts et mes orteils. Ce bel homme peigné au nez aquilin, avec son sourire dérangent. Mon cousin Matthew King, avocat.

Une certaine amertume se mêlait maintenant au goût du parfum dans ma bouche. Je me reprochais d'avoir oublié que ce vieux panneau d'affichage m'accueillerait

1. On appelle Low Country la bande côtière de l'État de Caroline du Sud, aux États-Unis. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Chaîne de fast-food.

aux portes de la ville. Alors que l'image se rétrécissait dans le rétroviseur, je relâchai la poignée de la porte en poussant un long soupir.

Nous nous tournâmes à gauche sur Main Street pour longer Blessed Lamb Baptist, l'église de Maman. Puis la civilisation disparut à nouveau pour laisser place à de grandes étendues de champs de tabac sous un ciel de cendre. L'asphalte d'Atalaya Drive acheva de nous secouer. Ce n'était pas du gravier, mais pas du bitume non plus. Comme partout en Caroline du Sud, le revêtement cherchait son camp. D'un côté, des petits arbres et des herbes hautes, de l'autre, des marais d'eau salée.

Depuis Atalaya Drive, il restait un kilomètre jusqu'à Piper Point, qu'on distinguait déjà au loin. Sous les nuages, la maison ressemblait à une bûche en décomposition boursouflée de secrets. Comme une tumeur maligne envahissant les rives des marécages environnants. La maison de la famille King. Ma maison.

Piper Point tirait son nom des *sandpipers*, ces bécasseaux qui voletaient dans la propriété. Six colonnes corinthiennes supportaient le toit pentu, percé d'autant de lucarnes, de la bâtisse blanche à double véranda vieille de plus d'un siècle. Les bougies de Noël placées à chaque fenêtre ne suffisaient pas à en illuminer la façade. Elles transformaient la maison en une citrouille d'Halloween prête à m'avalier toute crue. Des chênes hors d'âge transpiraient de mousse espagnole, et les feuilles des palmiers restaient vertes une bonne partie de l'hiver. L'ensemble ne manquait pas de pittoresque. Je l'avais gravé dans ma mémoire comme une carte postale, à dessein. Puis j'avais pris de la distance avec Piper Point, c'est le moins qu'on puisse dire.

Dérapant sur le gravier, Paul freina au milieu de l'allée circulaire qui menait à la maison. Il se gara derrière le 4 x 4 Mercedes de Charlotte. Ma sœur arrivait de Raleigh. Elle s'était plutôt bien débrouillée depuis son divorce, et je m'en réjouissais pour elle.

Avant même que je sorte de la voiture, je vis s'ouvrir la porte d'entrée, et une jeune femme toute maigre d'une vingtaine d'années s'avança vers nous. La gouvernante dont Maman m'avait parlé.

– Bonjour Gray. Paul.

Un sourire illumina son visage plutôt austère.

– Je suis Cora, la nouvelle gouvernante de votre mère, reprit-elle.

Je la saluai d'un petit signe de tête et elle rejoignit Paul, occupé à sortir les bagages du coffre pour les déposer dans l'allée. J'étais soulagée que Cora soit blanche. Paul devait l'être aussi. Maman ne prêtait pas attention à la couleur de peau. Elle ne cessait de répéter que les Noirs de la ville l'adoraient. Elle le disait même un peu trop.

Vivre à Elizabeth ne posait aucun problème à Maman, mais pour Paul et moi, c'était une autre histoire. Nous vivions à Washington, où l'appartenance ethnique comptait par-dessus tout, surtout avec la carrière politique de Paul. Les marches de bois du porche craquèrent sous mes ballerines.

Depuis la mort de Papa, Maman ne s'occupait plus trop de la maison. Une négligence inattendue de la part d'une femme qui se souciait tant des apparences. Plus on s'approchait de Piper Point, plus le délabrement sautait aux yeux. La peinture blanche se détachait du mur, formant des ongles crochus. À l'étage, une des fenêtres

ne fermait plus, une autre avait été condamnée par une couche de peinture. Loin de l'agrémenter, une vigne vierge fanée dégoulinait en coulées étiées sur la façade.

Une fois à l'intérieur, je fus d'abord frappée par l'odeur. Cette odeur de renfermé que ma famille respirait depuis deux siècles. Un air si confiné qu'il servait de nid à moustiques.

Dans le hall d'entrée, des portes coulissantes isolaient du côté gauche le salon et la salle à manger, à droite la bibliothèque. Un escalier aux marches usées montait à l'étage, avec un palier à mi-chemin.

– Je vais déposer vos bagages dans la chambre de Gray, annonça Cora.

– Laissez-moi vous aider, répondit Paul sans lâcher nos valises. Quoi qu'en pense Joanna, on n'est pas dans *Downton Abbey*.

Comme Maman, Paul se souciait beaucoup du qu'en-dira-t-on. Du reste, ils s'entendaient bien, d'où cette phrase que Paul affectionnait : « Gray, sois gentille avec ta mère. »

La seule famille qui lui restait était une mère invalide qui avait de plus en plus de mal à le reconnaître. De ce fait, Maman prenait à ses yeux une importance exagérée. Parfois à mes dépens. Lui aussi avait lourdement insisté pour que l'on vienne ici. Moi qui me méfiais déjà de son portable, j'avais là une nouvelle raison de nourrir des soupçons.

– Où est Maman ? demandai-je à Cora qui montait les marches de l'escalier derrière Paul.

– À la cuisine, répondit-elle. Elle prépare un flan à la banane. C'est votre dessert préféré, non ? Charlotte est dehors avec les jumeaux.

Ils m'abandonnèrent dans l'entrée. Je pris mon sac à main avec ses précieuses mignonnettes et gagnai la cuisine. En passant devant l'escalier, j'aperçus mon reflet dans le miroir à mi-étage et sentis se resserrer le nœud dans mon estomac.

Haute de trois mètres au moins, une énorme glace, fixée au mur juste au-dessus des plinthes, était encadrée par des moulures *d'avant-guerre*, comme disait Papa. À Manhattan, « d'avant-guerre » signifie « d'avant la Seconde Guerre mondiale ». Mais en Caroline du Sud, le passé remonte plus loin. Le jour où il a été cassé, Papa a fait descendre le miroir à la cave où il est resté pendant des décennies, mais Maman a fini par le faire replacer sur le mur, en l'état. Sa fêlure en diagonale quasi rectiligne lui donnait l'allure d'une guillotine dont les deux lames se rejoignaient comme des mâchoires serrées.

Un frisson me parcourut l'échine.

Je fus accueillie dans la cuisine par le raclement d'une cuillère en bois dans un bol. Il fallait toujours que Maman se montre occupée à l'arrivée de ses invités. À tous les coups, dès qu'elle avait entendu notre voiture approcher, elle s'était ruée vers le garde-manger en déclarant à Cora qu'elle allait préparer un flan à la banane. Mon dessert préféré.

Je fis un pas sur le carrelage de la cuisine et Maman m'adressa un sourire.

– Colibri ! Si j'avais su que tu arriverais si tôt, j'aurais préparé mon flan une heure avant, mentit-elle.

Maman avait plutôt bien vieilli. Elle avait laissé ses cheveux adopter une teinte argent sophistiquée et les coiffait avec soin. Son haleine mentholée se voilait d'effluves légers

de cigarette. Quelle que soit sa tenue, elle arborait un collier de perles porté en nœud, comme la corde d'un gibet.

– Vous avez fait bon voyage ?

Avec l'âge, sa voix se faisait plus traînante encore.

– Oui, même si on a été un peu secoués.

Elle posa son bol et se dirigea vers moi.

– Quel bonheur d'aller tous ensemble à l'église, avec toi, Paul, Charlotte et les enfants !

C'était sa manière de nous imposer à tous la messe de Noël, comme je l'avais prévu.

Elle me serra dans ses bras. Plus le temps passait, plus son étreinte se faisait intense. Elle ne me câlinait pas comme ça du temps où j'habitais à Piper Point.

– Tu sens l'alcool, Gray, dit-elle en s'éloignant de moi. Même aspergée de parfum.

Je me sentis rougir. D'habitude, je me félicitais quand Maman disait la vérité, elle qui prenait depuis toujours des libertés avec elle. Cela dit, dès que l'honnêteté l'arrangeait, elle la brandissait tel un poignard.

– Paul me parle régulièrement de ton alcoolisme. Tu crois vraiment que tu peux le dissimuler en te noyant dans le parfum ? On dirait une soûlarde qui aurait abusé d'eau de Cologne.

Embarrassée, je m'éclaircis la voix. J'étais redevenue une petite fille – une vilaine fille – à qui l'on venait de tirer les oreilles à cause de ses bêtises.

– Je déteste l'avion. Je bois quand je suis stressée.

– Oublie le parfum, la prochaine fois, gronda-t-elle en pinçant les lèvres. Prends une tasse de café à la place. Jésus a peut-être fréquenté des ivrognes, mais je n'ai pas envie d'en emmener avec moi à la messe.

Je regardai dehors et, histoire de changer de sujet, je lançai :

– D’après Cora, Charlotte est dans le jardin ?

– Oui. Lave-toi les dents avant d’aller embrasser les jumeaux.

Mon regard tomba sur la porte de la cave et la voix de Maman s’estompa. Je verrouillai mes genoux et serrai le poing autour de mon sac à main.

Était-ce l’effet de ma légère ébriété ou le fait d’être de retour à la maison – cette sensation d’étau qui se resserrait – mais l’espace d’un instant, je me retrouvai à l’âge de neuf ans, debout devant la porte avec Matthew derrière moi. La boucle de sa ceinture dans ma nuque. Il tourne la poignée de cuivre et ouvre la porte. Un grincement comme un bateau qui coule, suivi d’une vague d’air glacé. Humide et imprégné de moisi.

Je secouai la tête pour me débarrasser de ce terrible souvenir. Mais sous mes pieds, le sol ne cessait de tanguer.

Descends, Gray. Descends dans l’antre du diable.

2

Gray

Des points dansaient devant mes yeux. Je venais à peine d'arriver, et pourtant j'étouffais déjà. Charlotte était dehors, m'avait dit Maman. Une main posée sur ma gorge, je me dirigeai vers elle.

Dans la véranda attenante à la cuisine, des fougères mortes dans des pots de porcelaine et un sapin de Noël bien vivant, lui. Je la traversai d'un pas mal assuré pour gagner le patio. La cour de briques avait bénéficié d'un meilleur entretien que le reste de la maison. J'imagine que Maman continuait à payer son jardinier.

Concentrée sur ma respiration, je dépassai la fontaine gargouillante qui servait d'épicentre au jardin. Un ange de pierre aux ailes couvertes de lichen crachait une gerbe d'eau glacée.

À marée haute, l'eau s'arrêtait à environ vingt mètres d'ici. Mais pour le moment, seules la boue et l'herbe envahissaient le ponton de Piper Point. Charlotte jouait avec Joseph et David, ses enfants, à envoyer une balle en mousse dans les mauvaises herbes, à bonne distance des marais.

Elle me vit approcher.

– Gray ! cria-t-elle en agitant les bras. Joyeux Noël !

– Charlotte, dis-je en attrapant les mains de ma sœur une fois à sa hauteur.

J'avais trouvé un point d'ancrage. Mon anxiété se dissipa quelque peu.

– Tu es resplendissante !

J'étais mince, mais Charlotte l'était davantage. Elle n'avait jamais été bien grosse, mais le divorce l'avait rendue plus fine encore.

Aux cris de « Tante Gray ! », mes deux neveux de quatre ans se ruèrent vers moi, un sur chaque jambe. Deux têtes hirsutes aux cheveux de velours et aux nez qui coulent. À l'un, je serrai l'épaule, à l'autre, je tapotai le crâne. J'étais incapable de les différencier et je n'essayais même plus.

– Tu m'as manqué, dit l'un.

– À moi aussi, dit l'autre, tout essoufflé par sa course. Demain, c'est Noël ! Maman a dit au Père Noël d'apporter les cadeaux ici, pas chez nous.

– Elle a bien fait. Je suis sûre qu'il va suivre son conseil. Vous m'avez manqué, mes loulous. Vraiment.

Je me sentais honteuse de ne pas pouvoir les appeler par leurs noms.

Charlotte récupéra la balle et l'envoya dans la cour. Les deux jumeaux se mirent à courir après.

– Tu n'arrives toujours pas à les distinguer l'un de l'autre, hein ? demanda Charlotte.

Je ne pouvais pas deviner à sa voix si elle était vraiment vexée.

– Bien sûr que si.

Elle eut la bonne idée de changer de sujet.

– Tu as vu Hattie ? Elle est encore en vie ! C'est fou, non ?

Hattie la Chatte. Moi qui me sentais déjà coupable de ne pas reconnaître les jumeaux, je me sentis encore plus misérable d'avoir complètement oublié Hattie. Elle devait avoir vingt ans bien sonnés maintenant.

– La Reine des Chats Perdus de Piper Point, ajoutai-je. Où est-elle ?

– C'est drôle qu'elle soit la seule à avoir survécu, dit Charlotte derrière mon épaule. Peut-être que c'est elle, le monstre qui a massacré tous ses frères et sœurs, cette année-là.

Je me retournai pour voir ramper vers moi à pas prudents une boule de poils mouchetés noirs et blancs. Circonspecte, elle semblait se demander si je comptais encore parmi ses amis. Tu parles d'un monstre !

– Ne la laisse pas entrer dans la maison, gloussa Charlotte. Les garçons sont allergiques, tout comme moi.

Ce n'était pas une plaisanterie.

Dans la nature, les chats n'ont pas de grandes chances de survie, et de toute la portée, seule Hattie s'en était sortie. À part elle, tous les chatons avaient disparu l'année de mes neuf ans. Leur maman aussi. Et les cris stridents des matous s'étaient éteints peu après, comme si quelque chose les avait chassés de là, ou tués, ou les deux.

En tant que survivante, Hattie – je l'avais baptisée ainsi par la suite – méritait d'être choyée. J'avais pris l'habitude de la prendre dans ma chambre, mais à chaque fois qu'elle s'y trouvait, Charlotte se mettait à larmoyer et à tousser. Du coup, elle nous en voulait à toutes les deux.

La chatte tachetée se faufila entre mes jambes en traçant des huit. Je la caressai à mon tour – et c'est ainsi que de fantôme oublié, elle redevint une compagne.



Merci d'avoir choisi ce livre
des **Éditions de La Martinière**.

Nous espérons que votre lecture vous a plu.

Vous pouvez nous retrouver
sur Facebook et Instagram.

Et pour être informé(e) en avant-première
des prochaines parutions de l'auteur,
recevoir d'autres idées de livres
à découvrir, des jeux-concours ou des extraits
en avant-première, vous pouvez nous laisser
votre adresse e-mail sur cette adresse web :
[bit. ly/martiniere](http://bit.ly/martiniere)

En espérant vous retrouver bientôt
en compagnie d'autres personnages,
pour partager leur vie et leur univers.

L'équipe des Éditions
de La Martinière Littérature

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N° 141560 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE